

*La recherche d'un inaccessible passage maritime du
Nord-Est, du XVI^e au XVIII^e siècle*

di Michel BONNEAU
Université d'Angers

doi.org/10.26337/2532-7623/BONNEAU

Résumé : L'auteur étudie les tentatives faites dans l'Histoire pour trouver une route maritime dans le nord-est afin d'atteindre la Chine. Le texte analyse les trajets de navigation anglais, néerlandais, danois et russes. Les motivations des navigateurs évoluent, allant de la stricte reconnaissance d'un passage maritime à un intérêt plus profond pour les paysages, l'environnement naturel et les sociétés rencontrées. La conclusion montre la représentation de l'océan arctique et de sa population pour les voyageurs européens et montre que les personnes qu'ils ont rencontrées n'étaient pas aussi sauvages qu'ils l'auraient pensé.

Abstract: The author studies attempts made in history to find a sea road in the northeast in order to reach China. English, Dutch, Danish and Russian navigation trips are analysed in the paper. The motivations of the navigators will evolve going from the strict recognition of a sea passage to a more deeper interest for the landscapes, the natural environment and encountered societies. The conclusion draws the representation of the Arctic Ocean and its population for European travellers and shows that the people they met were not as wild as they would have thought.

Keywords: Maritime travel, northeast sea passage

Les explorations vers le Nord-Est à travers l'Océan glacial arctique sont anciennes. La plus ancienne est due au marin norvégien Ottar de Hålogaland au IX^e siècle, connu par les récits de voyage qu'il avait communiqués au roi Alfred vers 890 ap. J.-C. Son expédition fut un véritable voyage de découverte entrepris pour rechercher des terres inconnues et chasser les morses pour se procurer des dents. Ce récit a été traduit et

commenté par de nombreux savants scandinaves. Pour la première fois, la pointe la plus septentrionale de l'Europe fut doublée et Ottar atteignit certainement l'embouchure de la Dvina. Sa relation nous apprend que ces régions étaient peuplées par une population de Lapons. La route du Nord est également connue par la *Saga de St Olaf* de Snorri Sturluson (1179-1241), le plus grand écrivain de l'Islande médiévale¹. Elle remonte la côte norvégienne puis tourne plein Est pour aller vers la mer Blanche dans le pays de Bjarmaland qui désigne les rives sud de la mer Blanche et le bassin de la Dvina nord. Elle va jusqu'à Arkhangelsk. Ce vieil itinéraire était très fréquenté car débouchant sur un approvisionnement en phoques et en morsos recherchés pour leur ivoire, les peaux et les fourrures². Des Norvégiens, des Russes, des Caréliens faisaient de nombreuses expéditions de commerce sur les côtes occidentales de la Norvège à la mer Blanche comme Grégory Istoma, un marchand contemporain de Cabot dont les récits furent repris par Sigmund von Herberstein (1486-1566). Ce dernier fut deux fois ambassadeur d'Autriche en Moscovie en 1517 et 1526 et écrivit une description de ce pays qui le fit connaître en Europe occidentale. L'édition de l'ouvrage de Herberstein imprimée à Venise en 1550 a dû être connue du Vénitien Sébastien Cabot (1477-1557) qui prit une part active à la première expédition anglaise vers le Nord-Est. Il établit les premières relations commerciales de la Grande Bretagne avec Arkhangelsk. Sa relation de voyage fut publiée à Venise en 1583 et reproduite par Richard Hakluyt au XVII^e siècle.

¹ R. BOYER, *Snorri Sturluson, La Saga de St Olaf, tirée de la Heimskringla*, Paris, Payot, 1983.

² R. BOYER, *Les itinéraires vikings*, in *Le chemin, la route, la voie*, Francis Conte, Marie-Madeleine Martinet, Araceli Guillaume-Alonso, Jean-Marie Valentin (dir.), Paris, PUPS, 2005, p. 147-159.

Les Russes établis depuis des siècles sur les rivages de l'Océan glacial n'ignoraient pas la route maritime du nord. Quatre fois entre 1496 et 1507, des ambassadeurs moscovites l'avaient empruntée sur de petits bateaux que l'on traînait d'un golfe à l'autre à travers certains isthmes étroits, plutôt que de s'aventurer en pleine mer. Les Russes longeaient généralement les rivages à petite distance, en bateaux légers, mais ils étaient encore trop peu cultivés pour décrire leurs voyages et leurs découvertes. Dès le milieu du XVI^e siècle, une navigation active sur la mer Blanche, la Petchora et aux environs de Vaïgatch et de la Nouvelle-Zemble existait. Les marins russes poussaient mêmes jusqu'à l'Ob.

Ce sont surtout les navigateurs anglais et hollandais qui, à partir du XVI^e siècle s'efforcèrent de découvrir le passage du Nord-Est, censé favoriser les échanges commerciaux entre l'Europe et la Chine sans être tributaire des Espagnols et des Portugais qui contrôlaient la route des Indes. On estimait alors que l'itinéraire du Nord était cinq à six fois plus court que la route passant par le cap de Bonne Espérance.

Les tentatives menées du XVI^e au XVIII^e siècle se révélèrent vaines, mais permirent une meilleure connaissance de ce monde septentrional et des sociétés qui l'habitaient.

1. Les cartes aux XVI^e et XVII^e siècles donnent une vision limitée et inexacte

Les navigateurs ne disposaient que de cartes imprécises sans grand intérêt. Claudius Clavus, né en 1388, était un géographe danois, considéré comme le premier cartographe nordique. Il voyagea dans le Nord et contribua à une description plus réaliste des pays nordiques. La plupart de ses œuvres a été perdue, mais une copie a été conservée par Nicolaus Germanus Donis (1420-1490), cartographe allemand. Il indique une

Scandinavie orientée ouest-est et reliée au Nord à une masse terrestre.

La première carte du monde imprimée fut le travail de Martin Waldseemüller (1470-1520), publiée à Saint-Dié des Vosges en 1507, accompagnée d'un traité de géographie. Outre que cette carte contient la première mention du mot *America*, elle ne donne qu'une position approximative de la Scandinavie sans même que les contours en soient reconnaissables. Toutefois, les deux parties du nouveau continent sont séparées par un détroit, entourées d'eau et de toute évidence non rattachées à l'Asie.

En 1532, Jacob Ziegler (1470-1549), géographe et cartographe allemand, publia à Strasbourg un atlas où il dessina la Norvège plus exactement que n'avaient fait ses prédécesseurs, mais en la reliant encore au Groenland. En examinant ces cartes, on comprend difficilement comment on put songer alors au passage du Nord-Est. On doit supposer que déjà à cette époque quelques personnes avaient sur cette question des idées géographiques différentes fondées en partie sur l'antique opinion que l'Europe, l'Asie et l'Afrique formaient une île, en partie sur les vieilles chroniques qui racontaient que des marins poussés par des tempêtes étaient venus en Europe en suivant la côte septentrionale de l'Asie.

La *Carta marina* d'Olaus Magnus (1490-1557), publiée par le prêtre suédois en 1539 était connue en Angleterre. Elle est plus précise et plus conforme à la réalité. La péninsule scandinave a pris son orientation nord-sud, ses contours sont très reconnaissables. Des petits lutins à bonnet pointu bandant leur arc contre les étrangers sont représentés vivant au milieu des zibelines. La carte représente aussi l'intérieur des terres autour de la Baltique, mais aussi la légendaire île de Thulé, les grands monstres marins et les serpents de mer. L'œuvre d'Olaus Magnus connut un grand succès dont les traductions, les

résumés, les réimpressions témoignent de l'attente du public en Europe. Il décrit les mœurs des Lapons, leur adaptation au froid. Dans sa carte, Olaus Magnus ne relie plus la Norvège au Groenland. En 1555, il publie son ouvrage fondamental sur les pays du Nord. Gomara (1510-1566), historien espagnol, dit s'être trouvé avec Olaus Magnus qui lui affirma qu'il était possible d'aller de Norvège en Chine par le nord en longeant les côtes.

Sébastien Munster (1482-1552), cartographe, dédiait à Gustave Wasa, roi de Suède, une carte du Nord assez exacte ; elle faisait partie de la *Cosmographie Universalis*, imprimée à Bâle en 1544. Ce fut une des premières descriptions du monde en langue allemande. Elle eut de nombreuses traductions et connut un grand succès en raison notamment des excellentes gravures sur bois³.

Alphonse de Saintonge (1484-1544) est un des premiers explorateurs portugais au service de la France. Il dressa des cartes qui apparaissent dans sa *Cosmographie* de 1545. Ses descriptions sont bien inférieures aux travaux de Ziegler, Olaus Magnus et Sébastien Münster. Il réunit la terre du Labrador en un vaste continent arctique qu'il croit relié à la Norvège. Sa cosmographie resta à l'état de manuscrit inédit, jusqu'à sa publication à Paris en 1904. Il en a été publié un résumé sous le titre *Les voyages aventureux* en 1556.

Paul Jove (1483-1552), historien et cartographe, faisait entrer une description de la Moscovie dans un livre publié à Venise en 1548. Pour accompagner l'opuscule de Paul Jove, Battista Agnese (1500-1564), cartographe génois auteur de portulans, dressa en 1525 une carte de la Moscovie. Il faut faire une grande place dans la cartographie de la Russie à un Allemand, Anton Wied, qui a voyagé en Pologne et en Lituanie

³ S. MUNSTER, *La Cosmographie universelle*, Paris, Nicolas Chesneau, 1575, 3 volumes.

et recueilli de nombreux renseignements. On connaît de lui des cartes datées de 1542 et de 1555.

Anthony Jenkinson (1529-1611), marchand et cartographe, qui voyagea en Russie en 1557, publia une carte de Russie en 1562, résultant des premiers périple des voyageurs anglais. Sur cette carte est représentée la zone s'étendant du golfe de Finlande à la région de Tachkent et Boukhara⁴. Sa carte donna pour la première fois le tracé exact de la mer Blanche et des rivages du Nord avec les îles de Vaïgatch et de la Nouvelle-Zemble.

Le Néerlandais Nicolaes Witsen (1641-1717), cartographe, géographe, plusieurs fois maire d'Amsterdam, publia en 1687 une carte détaillée de la partie septentrionale de l'Europe et de l'Asie depuis la Nouvelle-Zemble jusqu'à la Chine. Malgré ces cartes, le manque de connaissances n'empêche pas les tentatives pour atteindre la Chine en longeant les rivages septentrionaux.

2. Les explorations anglaises du XVI^e siècle

Les voyages d'exploration anglais ont fourni des matériaux géographiques et ethnographiques importants. L'exploration de la côte septentrionale et orientale de la Sibérie a été lente et difficile, coupée d'échecs.

En 1553, une compagnie s'était formée en Angleterre qui se donnait pour but de découvrir de nouvelles routes dans la direction du Nord-Est. Elle équipa trois bateaux et choisit comme chef Sir Hugh Willoughby, comme pilote Richard Chancellor, Sébastien Cabot comme « gouverneur » de l'expédition. Le projet est hasardeux dans les glaces mouvantes qui ont tôt fait d'immobiliser un navire en pleine mer, dans les

⁴ K. SZYKULA, *Anthony Jenkinson's unique wall map of Russia (1562) and its influence on European cartography*, in « Belgeo », (2008), pp. 325-340.

conditions climatiques particulièrement difficiles à supporter pour les équipages, dans l'absence de refuge sur les côtes en cas de difficulté et de scorbut. Dix-huit marchands londoniens participent à l'expédition avec leurs cargaisons. La flotte quitte l'Angleterre le 11 mai 1553. Deux mois plus tard, l'expédition atteint la Norvège et le 31 juillet passe au large des Lofoten. Dès cet instant, elle vogue dans l'inconnu. Début août, l'« *Esperanza* » et la « *Confidentia* » ont perdu le « *Bonaventure* » qu'elles ne reverront plus. Ils ont bientôt en vue la côte occidentale de la Nouvelle Zemble, mais préfèrent revenir en Laponie pour hiverner. Willoughby note qu'on trouve dans la région de nombreux phoques et, sur terre, des ours, de grands cerfs, des renards, mais aucune trace humaine. Quatre mois plus tard, en janvier 1554, Willoughby et la plupart de ses hommes sont encore vivants, mais aucun d'entre eux ne survivra à l'hiver 1553-1554. Sur le « *Bonaventure* », Richard Chancellor a eu plus de chance. Il relâche sur la côte norvégienne puis décide de poursuivre sa course et d'atteindre le but fixé à l'expédition. Chancellor trouve refuge le 24 août 1553, à l'embouchure de la Dvina auprès du monastère de Saint Nicolas. Son capitaine se présenta au village russe le plus proche ; Ivan le Terrible, informé de sa présence, l'appela à Moscou et le reçut magnifiquement.

Ce moment marque le point de départ des relations anglo-russes étudiées par Inna Lubimenko d'après des documents en grande partie inédits tirés des archives anglaises⁵.

Ce fut l'objet de plusieurs ambassades successives de 1558 à 1579. La plus grande partie des Anglais alla s'établir à Kholmogory, ville bâtie sur une île de la Dvina, car Arkhangelsk ne devait voir le jour qu'en 1584. Kholmogory devint le centre du commerce de la fourrure de la compagnie de la Moscovie.

⁵ I. LUBIMENKO, *Les relations commerciales et politiques de l'Angleterre avec la Russie avant Pierre le Grand*, Paris, Honoré Champion, 1933.

Le tsar offre la possibilité de commercer librement sur le territoire russe et exempte les marchands anglais de tous droits. Les marchands anglais rêvent d'amasser des fortunes grâce au commerce avec la Russie, mais l'entreprise est malaisée car le temps pour naviguer dans les eaux arctiques est compté. La voie n'est libre de glace qu'à partir de la fin juin et le retour doit se faire au mois d'août. Un seul aller et retour est envisageable et il faut armer plusieurs grands navires simultanément. Pour cela, la « Compagnie de Moscovie » est fondée en 1555, qui bénéficie du monopole du commerce avec la Russie et tout autre territoire au nord, au nord-ouest et au nord-est. C'était la première compagnie importante anglaise de commerce à actions (deux cent quarante parts). Elle comprenait des particuliers qui faisaient le commerce pour leur propre compte et payaient un droit d'entrée. En échange de ce privilège, les membres de la compagnie assument les risques des expéditions. En 1555, Chancellor partit de nouveau pour la Russie dans le but de consolider les acquis, gagner de nouveaux privilèges, établir une étroite relation avec le Tsar et retrouver les vaisseaux disparus lors de la première expédition.

Après une période d'accord assez brève, note Roger Portal, le Tsar a refusé de faire de la Russie un pays de transit vers l'Orient. Dès 1586, le nouveau privilège accordé aux Anglais supprimait en pratique toute possibilité de transit vers la Perse. Ce même désir de fermer le continent russe aux entreprises étrangères apparaît à propos des tentatives d'exploration des Hollandais et des Anglais. Les voyages maritimes des étrangers les menaient aux portes de la Sibérie où, justement, partis des postes fortifiés comme Mangazeja sur le Taz, les Russes remontant vers le Nord, commençaient l'exploration des côtes de l'Océan glacial. En 1613, le Tsar craignant que le commerce étranger ne délaissât le port d'Arkhangelsk et n'évitât les taxes fiscales dans des contrées

impossibles à surveiller, interdit tout trafic étranger au-delà du détroit situé entre la Nouvelle Zemble et la côte. Les relations entre Mangazeja et la Sibérie occidentale devaient se faire par voie fluviale et terrestre sans emprunter la côte qui était ainsi verrouillée⁶.

Un voyage entrepris par la Compagnie de Moscovie après la mort de Chancellor, fut une autre tentative de compléter le passage du Nord-Est, dirigé par Stephen Burrough (1525-1584) qui avait participé à la première expédition de Chancellor. Il a laissé un journal très complet de son voyage sur le « *Search Thrift* ». Parti de Londres en avril 1556, il dépasse en mai le cap Nord, atteint Kanin en Russie en juin et l'île de Vaïgatch. Il découvre le détroit de Kara entre l'île de Vaïgatch et la Nouvelle Zemble, mais ne parvient pas à entrer dans la mer de Kara. Son voyage fit connaître aux habitants de l'Europe la Nouvelle Zemble et Vaïgatch. Lorsqu'il atteignit ces terres, il y trouva des bateaux russes montés par des pêcheurs connaissant parfaitement le pays et la mer environnante. Il franchit ensuite la barre de la Petchora à la sortie de laquelle il rencontra les glaces le 21 juillet 1556.

Burrough appareilla le 3 août et parvint à gagner l'extrémité nord-est de l'île Vaïgatch au cap Bolvanovsky. Ce dernier semble avoir été de longue date un promontoire sacré. Il était rempli d'idoles samoyèdes, au nombre de trois cents environ. La plupart affectait la forme d'hommes, de femmes ou d'enfants. Quelques-unes n'étaient qu'un vieux bâton avec deux ou trois coches destinées à figurer la bouche et les yeux. Le sol gardait encore tout alentour de nombreuses traces. Étant entré dans le détroit de Vaïgatch, il prit le golfe qui est à l'est pour une mer ouverte et revint persuadé qu'il avait trouvé en cet endroit le vrai passage vers la Chine. Burrough arriva le 11 septembre à

⁶ R. PORTAL, *Les Russes en Sibérie au XVII^e siècle*, in « Revue d'Histoire moderne et contemporaine », (1958), pp. 5-38.

Arkhangelsk où il passa l'hiver et retourna en Angleterre en 1557.

Les Anglais construisirent un port, des magasins et des habitations à l'endroit même où avait débarqué Chancellor qu'ils appelèrent « Rose Island » qui demeura le principal établissement maritime jusqu'à la fondation d'Arkhangelsk. À l'ouest de la Dvina, ils atteignirent les îles Solovki, les lacs Onega et Ladoga et Novgorod. À l'est de la Dvina, ils s'avancèrent par la mer et par les fleuves jusqu'à la Petchora. La compagnie envoya pour découvrir le passage du Nord-Est, deux vaisseaux sous le commandement d'Arthur Pet et de Charles Jackman en mai 1580. Pet avait servi dans l'expédition de Chancellor et commandé un vaisseau appartenant à la compagnie moscovite. Tous deux étaient des marins expérimentés. Ils résolurent de vérifier l'idée de Burrough. Ils quittèrent Harwich le 30 mai et arrivèrent à la vue du cap Nord. Arthur Pet fut le premier européen à pénétrer dans la mer de Kara. Ils trouvèrent tant de glaces et le temps fut si mauvais qu'après avoir essuyé les plus grands dangers, ils se virent obligés de retourner sur leurs pas. Un coup de vent écarta les deux vaisseaux et l'on n'a jamais su quel fut le sort d'Arthur Pet. Cette recherche d'un passage par le nord-est ne réussit pas mieux que les précédentes, mais elle permit de confirmer que dans ces latitudes élevées les vents d'est, de nord-est et de sud-est sont les plus fréquents ; que la mer glaciale est peu profonde ; que les glaces et les brouillards sont épais et dangereux, ce qui rend la navigation périlleuse.

Après les voyages de Pet et de Jackman, les Anglais n'organisèrent plus d'expéditions vers le Nord-Est. Les Hollandais prirent leur place⁷.

⁷ E. JURIEN DE LA GRAVIÈRE, *Les Anglais et les Hollandais dans les mers polaires et dans la mer des Indes*, Paris, Plon et Nourrit, 1890, 2 volumes.

3. Les expéditions hollandaises au XVI^e siècle et les voyages de Barentz

Les Anglais furent suivis des Hollandais qui cherchaient une route vers les Indes par le Nord-Est. C'est à Kola qu'ils apparurent en 1565. En 1566-67, Hans Simon van Salingen, un marchand, et De Meier partirent de Kola et arrivèrent à Moscou puis Novgorod : Van Salingen devait passer plus de trente ans à reconnaître le nord de la Russie ; il dressa une carte de la Scandinavie, de la Laponie et de la Finlande. Olivier Brunel, originaire de Bruxelles, fut encouragé par les Stroganov. Il se rendit en Sibérie par mer, des bouches de la Petchora aux bouches de l'Ob. C'est sur ses indications que les Hollandais trouvèrent la route de la Dvina.

Un premier vaisseau aborda au monastère de Saint-Nicolas en 1577, conduit par Jean van de Valle. Les Hollandais s'établirent au monastère de Saint-Michel-Archange (1582) où bientôt le gouvernement moscovite fit construire la forteresse d'Archangelsk avec des entrepôts pour les marchandises (1584).

En 1594, Balthasar de Moucheron (1552-1630), riche marchand de Zélande d'origine française qui créa la « Compagnie de Moucheron », compagnie de commerce qui précéda la « Compagnie néerlandaise des Indes orientales »⁸, demanda aux Etats Généraux l'autorisation de reprendre le projet de Willoughby, Chancellor et Burroughs. Une compagnie fut fondée. Linschoten indiqua aux marchands l'existence d'une route maritime longeant la côte sibérienne, plus courte et plus sûre que celle du cap de Bonne-Espérance. Il participa lui-même comme subrécargue, c'est-à-dire commissaire aux marchandises, aux deux premiers voyages de Barentsz. Trois vaisseaux furent équipés. Le vaisseau d'Amsterdam eut pour

⁸ J. H. STOPPELAAR, *Balthasar de Moucheron, is gravenhage*, Martinius Nijhoff, 1901, 346pages

pilote Willem Barentsz (1550-1597), de la ville de Schelling. Il partit du Texel le 5 juin 1594 ; le 23 juin, ils atteignirent l'île de Kildin en Laponie. Le 6 juillet, ils virent le cap Noir et voguèrent jusqu'à l'île Guillaume. Ils y trouvèrent beaucoup de bois que la mer avait porté et des « vaches de mer ». Le 9 juillet, ils mouillèrent dans la rade aux Ours sous l'île Guillaume. Le 10 juillet, ils reconnurent l'île des Croix, nommée ainsi à cause de deux grandes croix qui y étaient dressées. Ils trouvèrent l'île infertile et toute remplie de rochers. Le 31 juillet, ils arrivèrent aux îles d'Orange. Barentsz vit qu'il n'y avait pas moyen de passer plus avant ni de découvrir des pays plus éloignés et rebroussa chemin. Il rapportait une peau d'ours blanc et des dents de morse. Barentsz avait exploré la partie septentrionale de la Nouvelle-Zemble qui n'avait pas encore été visitée par les marins de l'Europe occidentale.

Un autre navire, placé sous le commandement de Jan Huygen van Linschoten (1563-1611) qui avait d'abord servi les Portugais à Goa avant de naviguer avec Barentsz, s'était dirigé moins au nord et plus à l'est et arriva par le détroit de Nassau jusque dans la mer de Tartarie, où la navigation n'apparaissait pas impossible. Les États-Généraux et le prince d'Orange s'engagèrent à faire équiper d'autres vaisseaux, non seulement pour continuer la recherche du passage, mais pour tenter quelque commerce dans les lieux où l'on pourrait rencontrer des habitants. Les navigateurs bénéficièrent des travaux de Pieter Plancius (1552-1622), prédicateur calviniste, dessinateur, astronome et cartographe, Flamand émigré aux Provinces-Unies. Il est reconnu pour ses cartes marines qui firent longtemps référence. Il fonda une association réunissant des spécialistes de la navigation qui proposa vers 1590 un passage maritime vers le nord pour naviguer vers la Chine à condition d'hiverner au Spitzberg. Sur les renseignements que Linschoten apportait et les plans de Pieter Plancius, en 1595, Barentsz

commanda une nouvelle expédition de sept navires qui se dirigea vers le détroit entre la côte asiatique et l'île de Vaigatch. Le 2 juillet 1595, les sept vaisseaux partirent de Texel ; à partir du 14 août, il navigua à travers les glaces et pénétra dans une baie qu'il appela « La baie de l'huile », où il était à l'abri des bancs de glace et de presque tous les vents. Le 21 août, il descendit à terre pour reconnaître le pays et trouva divers traîneaux chargés de fourrures et d'huile de baleine, des traces d'hommes et de rennes et de nombreuses idoles. Le 23 août, il rencontra une barque de Petchora, construite d'écorces cousues ensemble et qui était allée vers le nord pour chercher des dents de morsés, de l'huile de baleine et des oies, afin d'en charger des bâtiments de Russie. Le 25 août, ils furent reçus par des Russiens avec des marques d'amitié. Ceux qui montèrent à bord témoignèrent de la surprise et de l'admiration à la vue d'un si grand vaisseau. On leur servit de la viande, du beurre et du froment, dont ils ne voulurent pas goûter parce que ce jour-là était un jour de jeûne parmi eux. Mais ils mangèrent avidement du hareng sec, l'avalant tout entier avec la tête et la queue.

Le 9 septembre, Barentsz se remit à la voile, mais trouva une si grande quantité de bancs de glace qui venaient donner contre le vaisseau qu'il n'y eut pas moyen de passer et fut contraint de retourner mouiller au même endroit où il avait levé l'ancre. Le 11, tous les vaisseaux firent encore voiles vers la mer, sans pouvoir plus avancer que les autres fois à cause des glaces. Ils furent contraints de reprendre la route des Provinces Unies. Le 18 novembre, ils étaient de retour après quatre mois et seize jours de navigation. L'expédition avait rencontré des Samoyèdes qui affirmaient qu'à l'extrémité de la Nouvelle-Zemble on trouvait une mer très étendue qui baignait les côtes de la Tartarie et s'étendait jusqu'à des contrées plus chaudes. Les Hollandais avaient trouvé la route ouverte devant eux jusqu'à l'Ob et l'Iénisséï.

Après ces deux voyages qui n'avaient pas eu le succès espéré, on ne laissa pas de délibérer si l'on en entreprendrait un troisième. Les autorités ne voulurent pas en autoriser l'entreprise, mais n'empêchèrent pas des particuliers, villes ou communautés de faire les frais du voyage. La ville d'Amsterdam fit équiper deux vaisseaux au début de 1596. On prit dans les équipages le moins de gens mariés que l'on pût, de peur que l'affection qu'ils eussent pour leurs familles ne les fit trop penser au retour. Une nouvelle expédition fut organisée avec Willem Barentsz et Jacob van Heemskerck (1567-1607) et l'aide de Gerrit de Veer. Ils partirent le 18 mai 1595. Ils commencèrent à voir de la glace le 5 juin, qui était si compacte qu'ils ne purent les traverser, mais les contourner. Le 19 juin, il découvre une terre fort vaste et longea la côte jusqu'au moment de trouver une bonne rade. C'était le Spitzberg. Le 21 juin, il jeta l'ancre. Il y avait de la verdure et de l'herbe et des bêtes qui la paissent comme des rennes. Le 23 juin, il navigua au nord-ouest avant de renoncer en raison de la présence des glaces. Après cela, il navigua le long de la côte occidentale. Le 11 septembre, après avoir été pris diverses fois dans les glaces, le navire se trouva serré de telle manière qu'on voyait bien qu'étant en automne et approchant de l'hiver, il n'y avait plus lieu d'espérer de se dégager. Les marins se préparèrent à hiverner et décidèrent de bâtir une cabane en utilisant le bois trouvé sur le rivage. Ils durent fréquemment affronter les ours, le froid, l'obscurité, la neige.

Le 13 juin, Barentsz écrivit un mémoire qui contenait les circonstances du départ de Hollande, du voyage, de l'arrivée en Nouvelle-Zemble, du séjour qui y fut fait, et le mit dans une cartouche de mousquet qu'il pendit à la cheminée dans un étui, afin que si quelqu'un abordait en ce même lieu, il put être instruit de ce qui était arrivé. Après neuf mois, le 14 juin 1597, les Hollandais abandonnèrent leur navire toujours pris par les

glaces. Le 20 juin 1597, Barentsz mourut et le 24, ils réussirent à gagner le cap de Nassau. Le 28 juillet, ils aperçurent deux barques ancrées sous le cap du Bastion et contenant trente hommes d'équipage. Le 3 août 1597, les naufragés se préparaient à traverser le canal qui sépare la côte de la Nouvelle-Zemble de la côte de Moscovie. Le 25 août, ils gagnaient l'île Kildin à quelques milles de la baie de Kola où se trouvait un navire hollandais. Ils regagnèrent ensuite le Texel le 1^{er} novembre 1597. Jacob van Heemskerck et ses hommes furent fêtés comme des héros à leur retour à Amsterdam.

Ces expéditions révélèrent la nature d'une contrée lointaine qui pouvait être avantageusement exploitée pour la pêche, découvrir de nouvelles terres et s'aventurer dans des eaux jusque-là inexplorées. Les naufragés purent observer l'effet *Novaya Zemlya* qui est un mirage particulier des régions polaires, caractérisé par le fait que le soleil peut rester visible après son coucher très en dessous de la ligne effective de l'horizon. L'un d'eux, Gerrit de Veer (1570-1598) livra le récit de ce périple qui constitue la première grande aventure de l'histoire de l'exploration polaire. Ce récit, avec ceux des deux premières expéditions de Barentsz, fut publié dès 1598 en néerlandais, en latin, en français, en allemand et en anglais⁹. Il est d'autant plus précieux que les récits de voyage et les premières études géographiques et ethnologiques concernaient principalement le Nouveau Monde découvert par Christophe Colomb comme les lettres publiées par l'humaniste et historien de l'Espagne, Pierre Martyr d'Anghiera (1457-1526) regroupées dans *De Orbo Novo* à partir de 1511¹⁰.

⁹ G. DE VEER, *Prisonniers des glaces, 1594-1597*, Paris, Chandeigne, 2018.

¹⁰ P. MARTYR D'ANGHIERA, *De Orbo Novo*, Paris, Leroux, 1907.

4. Les expéditions du XVII^e siècle ne permettent pas d'aller au-delà de la mer de Kara

Malgré les tentatives infructueuses qui avaient été faites pour trouver un passage par le nord, l'idée n'avait pas disparu. Les premières entreprises avaient été soutenues par le gouvernement et par des marchands. Il se trouva des négociants de Londres pour financer de nouveau des expéditions et qui crurent à la possibilité de ce passage et aux avantages qu'on pouvait en tirer.

Des négociants envoyèrent pendant le XVII^e siècle plusieurs expéditions à la recherche d'une route au-delà de la Nouvelle-Zemble, comme Henry Hudson (1565-1611), navigateur anglais très expérimenté. Il est le premier qui ait fait des observations sur l'inclinaison de l'aiguille aimantée. Le voyage était financé par la compagnie de Moscovie. Le 1^{er} mai 1607, il leva l'ancre et, le 26 mai, il passa au large des îles Shetland. Le 13 juin, il arriva en vue de la côte est du Groënland qu'il décrit comme un pays très élevé avec beaucoup de glaces près du rivage. Il continue à se tenir le long de cette côte en se dirigeant vers le nord-est et vit une partie du Spitzberg en rencontrant des glaces. Il établit des cartes au fur et à mesure de sa progression. La glace empêchant de progresser, il rentra en Angleterre. Sur le chemin du retour, il découvrit l'île de Jan Mayen.

Les résultats de ce voyage étaient très importants sur le plan géographique et sur le plan commercial. Hudson avait découvert une partie de la côte est du Groënland ; il avait par deux fois examiné le bord de la glace entre le Groënland et le Spitzberg et avait navigué au nord du Spitzberg. En 1608, il se lança dans une nouvelle tentative en longeant le littoral norvégien. Il dut encore rebrousser chemin à cause de la glace après avoir atteint la Nouvelle-Zemble. La barrière de glace

entre cette dernière et le Spitzberg semblait impénétrable. Après les voyages de Hudson, la pêche à la baleine commença dans les mers du Spitzberg¹¹. Les premiers qui pratiquèrent cette pêche furent les Anglais, suivis des Hollandais et des Hambourgeois.

Van Kerkhoven (1609), Jan Mayen (1610) et Cornélius Bosman (1625) n'eurent pas davantage de succès. En 1625, Cornélius Bosman, chargé d'une mission par la Compagnie Hollandaise du nord, trouva tant de glaces dans la mer de Kara qu'il dut revenir en arrière sans avoir obtenu de résultat.

Pierre Martin de la Martinière (1634-1676), né à Rouen, fut enrôlé comme chirurgien à bord de l'un des navires danois qui entreprirent une expédition à travers les côtes de Laponie, du nord de la Russie, Nouvelle Zemble, Groënland et Islande en 1670. Un compte rendu de l'expédition fut publié en 1671 à Paris. Il s'agit du premier récit de voyage publié, rédigé par un Français, décrivant les côtes arctiques de l'Europe. Son récit très concret contient de nombreuses observations sur les peuples rencontrés, Lapons, Borandiens, Samoyèdes, leurs mœurs et coutumes, leurs vêtements, leur nourriture, leur habitat. Il fait connaître ces peuples qui, jusqu'alors avaient suscité des travaux souvent inexacts de la part d'auteurs ne s'étant pas rendus sur place. Son récit est d'autant plus important qu'il décrit également la société russe implantée parmi les peuples indigènes et les contacts, surtout commerciaux, qu'ils entretiennent entre eux. Son regard est celui d'un médecin qui essaie de comprendre sans jamais porter de jugement de valeur.

Le récit de La Martinière connut un succès considérable¹² avec quatre éditions en français (1671, 1672, 1676, 1708), six en allemand, une en latin, deux en hollandais, une en italien et deux

¹¹ C. MARKHAM, *Les abords de la région inconnue. Histoire des voyages d'exploration au Pôle*, Paris, Librairie géographique, 1876.

¹² P. M. de LA MARTINIÈRE, *Voyage des pays septentrionaux*, Paris, Louis Vendosme, 1671.

en anglais. La Martinière, en Laponie moscovite, constate que « les Lapons n'étaient pas si sauvages, quoique rudes dans la conversation et fort indiscrets ». Il assiste à une cérémonie funèbre :

Étant dedans l'habitation de ce mort, nous le vîmes prendre par demi-douzaine de ses principaux amis de sur des peaux d'ours où il était et mettre dans un cercueil de bois, l'ayant auparavant enveloppé d'un linge, lui laissant le visage découvert, comme aussi les mains, dans une desquelles ils mirent une bourse dans quoi il y avait une somme d'argent pour payer l'entrée du Paradis et en l'autre un passeport signé d'un prêtre pour le donner à Saint-Pierre pour le laisser passer. Ils mirent aussi auprès de lui un petit baril d'eau de vie, du poisson sec et de la chair de renne pour boire et manger. Ensuite, ils allumèrent tout autour de son cercueil force racines de sapins brûlantes comme des chandelles, pleurant et se lamentant et faisant des gestes étranges. Ils firent plusieurs tours autour de lui en procession, lui demandant pourquoi il était mort, si sa femme l'avait offensé, si on lui avait laissé avoir besoin de quelque chose, s'il avait eu faim, soif ; s'il avait eu du déplaisir à la chasse ou à la pêche et s'il n'avait pas été bien vêtu, pleurant tous, clochant et faisant plusieurs autres postures comme des gens hors de sens ; un de leurs prêtres étant là, spectateur de cette création funèbre, jetait de temps en temps avec un aspergeoir de l'eau bénite sur ce corps, les pleureurs faisant de même.

Les Borandiens ne vivent que de la pêche et de la chasse, mangeant toutes leurs viandes rôties et sans sel, avec du poisson sec, boivent de l'eau, dans laquelle ils laissent pourrir de la graine de genièvre, qui la rend aigrette et agréable. Les femmes sont aussi laides que les hommes, habillées de même, qui vont à la pêche et à la chasse aussi bien qu'eux. N'ont point de religion, vivant comme des bêtes.

Les Samoyèdes sont encore plus trapus que les Borandiens ; ils ont aussi la tête plus grosse, le visage plat, le nez plus large et camus, n'ont presque point de poil. Les femmes Samoyèdes sont plus laides que les hommes, prennent grand soin d'enseigner à leurs enfants d'être adroits à la chasse, de quoi ils vivent, et non d'autre chose.

Les Zembliens avaient leur parler fort grêle et l'haleine mauvaise, tant pour ne manger que de la chair sans sel ou du poisson trempé dans de l'huile, ne boivent que de l'eau, ne leur ayant jamais pu faire manger de pain, ni de viande, ni poisson salé, ni boire de bière, mais bien un peu d'eau de vie et haïssaient fort la senteur du tabac.

5. Les explorations russes des côtes de la Sibérie aux XVII^e et XVIII^e siècles

Les Russes ne s'intéressèrent à la mer arctique que vers le milieu du XVII^e siècle et effectuèrent différents voyages et découvertes partielles. Ils furent connus grâce à l'historien britannique William Coxe (1747-1828) qui publia « *Relation des découvertes des Russes entre l'Asie et l'Amérique* » à Londres, en 1787. Leurs baleiniers commencèrent alors des expéditions vers l'extrémité nord-est de la Sibérie. Elles firent découvrir des peuples plus sauvages que ceux rencontrés à l'ouest de la mer de Kara, notamment les Tchoutchis. Dans cette avancée, les Cosaques jouèrent un rôle important, suppléant les Anglais et les Hollandais. Par ailleurs, les côtes du Kamtchatka et de Sibérie orientale furent explorées par des navigateurs venus des « mers du Sud ».

Après une tentative infructueuse en 1647, le cosaque Simon Dejnev (1605-1673) partit de l'estuaire de la Kolyma avec l'intention d'atteindre la baie de l'Anadyr par mer, le 20 juin 1648. L'expédition comptait quatre-vingt-dix participants. À l'exception des dix-huit compagnons directement liés à Dejnev, l'on comptait des trappeurs et des marchands. Les hommes et leur équipement occupaient sept « *kotch* », barques de pêches. Leur taille réduite permet des manœuvres très précises dans les espaces d'eau libre au milieu de la banquise. Leur coque est très incurvée de manière à limiter la pression de

la banquise. Le fond de l'embarcation est plat et permettait de naviguer sur les hauts fonds des rivières. Une voile carrée vient compléter le tout. À la fin du mois de juin, le fleuve commence sa débâcle et les marins sont contraints d'avancer au rythme du dégel des eaux. Dejnev atteint le cap Tchoukotsk et dut livrer un combat contre les Tschouktsches habitant la côte. Les tempêtes et les vents contraires forcèrent Dejnev à errer dans ces parages avant d'échouer près de l'embouchure de l'Outorsk, réussissant à passer l'hiver dans cet endroit. L'été suivant, Dejnev remonta l'Anadyr, rencontra des gens qui se nommaient « Anaulis » : comme ils n'étaient pas fort nombreux et cependant revêches, « *ils furent exterminés en peu de temps* ». À peine le promontoire dépassé, les « *Kotch* » furent en haute mer. Cinq d'entre eux disparurent. Celui de Dejnev échoua le 1^{er} octobre le long de la côte du golfe d'Anadyr. Des quatre-vingt-dix hommes de départ, il ne resta que vingt-quatre hommes. Par terre, il arriva à la baie de l'Anadyr et passa une dizaine d'années sur la terre des Tchouktsches. Il parvient à Moscou en 1664. Dejnev a prouvé l'existence d'un passage entre l'Asie et l'Amérique et a découvert que l'Asie n'est pas reliée à l'Alaska¹³. Il ne soupçonnait pas l'importance de sa découverte qui n'a été portée à la connaissance de l'Europe qu'en 1738.

La première rencontre des Russes avec les Tchouktsches eut lieu en 1646. Des aventuriers russes après avoir descendu la Kolyma pour entrer dans l'Océan glacial, furent très surpris en découvrant sur les rives une rangée de tentes et en voyant tout autour des hommes qui ne ressemblaient nullement aux indigènes rencontrés en Sibérie. Ils abordèrent et déposèrent sur le rivage des couteaux, des chaudrons, des haches puis se retirèrent. Tous ces objets furent recueillis par les Tchouktsches qui mirent à l'endroit où ils les avaient trouvé des fourrures, des

¹³ Y. SEMIONOV, *La conquête de la Sibérie du IX^e au XIX^e siècle*, Paris, Payot, 1938.

défenses de morse et des outils d'ivoire taillé. Les Russes croyant alors avoir atteint la région qu'habite la martre, résolurent de soumettre la peuplade indigène qui occupait le pays. Ils pensaient avoir facilement raison d'eux et grande fut leur surprise en voyant que ceux-ci, loin de s'enfuir à la vue des fusils, leur opposaient une forte résistance. La renommée de cette tribu guerrière se répandit alors dans toute la Sibérie et jusqu'en Europe.

Johann Gottlieb (1729-1802), géographe allemand, mais également ethnographe a effectué plusieurs expéditions en Sibérie et fit paraître en 1775 une étude sur les différentes ethnies rencontrées. Il caractérise les Tchouktches comme « plus sauvages, plus méchants, plus fiers, insoumis, voleurs, perfides et rancuniers que leurs voisins, les Koriaki ». Les mœurs des Tchouktches sont connues au XVIII^e siècle grâce aux récits de plusieurs voyageurs comme Popov dépêché vers le bas Anadyr, en charge pour lui de recueillir tout ce qui concernait leur manière de vivre et leurs usages. Popov passa de l'embouchure de l'Anadyr chez les Tchouktches qui demeuraient de l'autre côté du golfe. Tous refusèrent de se soumettre et de payer tribut. Leur serment, dit Popov, consiste à donner le soleil pour garantie de ce qu'ils promettent. Ceux qui nourrissent des troupeaux de rennes changent, fréquemment de demeure. Ceux qui n'élèvent pas de rennes sont établis près de la mer. Leurs demeures sont des cabanes creusées en terre ou couvertes de terre. Les uns et les autres vivent de la chasse de rennes sauvages et de la pêche et de diverses racines et herbes. Ils sont fréquemment en guerre et leurs armes sont des arcs et des flèches. Les Tchouktches finirent par faire la paix avec les Russes. Ils se partagent en deux peuplades distinctes, celles qui ont des rennes et celles qui ont des chiens. Les premiers ne connaissent que leur langue tandis que les seconds connaissent quelques mots anglais et sont capables de compter jusqu'à dix dans cette langue. Les

Tchouktches, éleveurs de rennes, échangent avec les Russes les produits de leur chasse contre des tablettes de thé et de tabac. Russes et Tchouktches se rencontrent tous les ans au printemps, au fort d'Aniouï. Les Tchouktches éleveurs de chiens se partagent en plusieurs clans et habitent des villages serrés le long des rives de l'Océan glacial. Ce sont avant tout des pêcheurs¹⁴.

Le cosaque Nicolas Daurkim, dont la mère était tchouktche, put donner des informations sur ce peuple. Sur les ordres de son commandant, il feignit de désertir du poste russe établi sur l'Anadyr, au plus prochain poste des Tschutschis où il fut bien reçu et demeura avec eux depuis le 20 juillet 1763 jusqu'à l'hiver de la même année. Dans son Journal, il décrit les Tschutschis qui portaient des vêtements faits de peaux de rennes et vivaient de chair de baleine et de morse. Faute de bois, ils se servaient pour apprêter leurs mets, de lampes faites d'une pierre creusée en dessus, dans lesquelles ils versaient de l'huile de baleine et y mettaient une mèche faite d'une mousse molle attachée avec des cordons de boyaux. Ces lampes leur servaient non seulement à cuire leur viande, mais encore à se chauffer¹⁵.

Le capitaine danois, Vitus Bering (1681-1741), trente-six ans au service du Tsar, a dirigé plusieurs expéditions dans le but de déterminer les limites orientales de l'Empire. Sa première expédition dite du Kamtchatka est d'abord transsibérienne. Partie de Saint-Pétersbourg, le 4 février 1725, elle rallie Yakoutsk puis descend la Léna au printemps 1726. Ce n'est qu'en juillet 1728 que Vitus Béring fait voile vers le nord à bord du « *Saint-Gabriel* », construit sur place. Le 8 août 1728, il établit un premier contact avec des tchouktches maritimes venus à sa rencontre sur des vessies de phoques gonflées d'air. Le 10

¹⁴ M. DELINES, *La Sibérie ignorée*, in « Bibliothèque universelle et revue suisse », (1896), p. 52-78, p. 328-361, p. 587-613.

¹⁵ T. PENNANT, *Le nord du globe ou tableau de la nature dans les entrées septentrionales*, Paris, Barrois le Jeune 1789, 2 volumes.

août, il passe au large de l'île Saint-Laurent, et le 11 août le cap Tchoukotsky. Le 15 août, il navigue au large du cap Dejnev et s'engage dans la mer des Tchouktches. Il vient d'établir l'existence du détroit qui marque la limite de la Sibérie orientale. Il sera de retour à Saint-Petersbourg le 12 mars 1730. Une seconde expédition (1732-1842) appelée « La Grande expédition du Nord » est encore plus ambitieuse. Il s'agit d'effectuer des relevés cartographiques dans la Sibérie intérieure et sur toute la côte arctique avec le concours de spécialistes étrangers, de reconnaître les îles Kouriles et de découvrir « la grande terre » qui s'étendrait à l'est de la Sibérie et vérifier la réalité du détroit. Commencé en février 1733, le voyage jusqu'au Kamtchatka dura sept ans, Béring ayant dû faire face aux pires difficultés.

Peter Lasinius, Suédois entré au service de la Russie en 1725, prit part à la « grande expédition du Nord ». Il doit naviguer de la Léna au Kamtchatka en contournant la presqu'île des Tchouktches, c'est-à-dire en empruntant le « passage du nord-est » qui n'était encore attesté par aucune carte. Il descend la Léna et atteint l'Océan glacial arctique le 7 août 1735. Il est arrêté par les glaces le 18 août et doit hiverner à l'embouchure de la Yana, dans la baie de Bouhor-Kaya où il fit construire un fortin en bois. Il fit réduire la ration alimentaire car prévoyant un voyage de deux ans le long d'une côte pratiquement déserte, voulant économiser les vivres. Le scorbut se déclare et Lassinus décède le 19 décembre, suivi par trente-huit de ses compagnons sur cinquante-deux. Dmitri Laptev (1701-1771) est désigné comme nouveau chef du détachement. Laptev part en mai 1736 avec un nouvel équipage et des provisions à bord de « trois bateaux à voile ». Les glaces barrant le delta de la Léna, il gagna à pied la baie de Bouhor-Kaya. Le 11 août, il se remet en route vers l'est, mais à peine passé le cap Bouhor-Kaya, il constate : « la glace n'est brisée ni par le vent ni par la mer, comme en plein hiver, elle n'a pas de fin à l'est ni à l'ouest ». Selon les

Yakoutes de la région, « voici déjà maintes années que les glaces tiennent tout l'été et ne sont pas rompues par la mer ». Laptev reprend la mer en juillet 1739 et persévère malgré les glaces et la tempête. Il parvient à passer la Yana et à pénétrer dans la mer de Sibérie orientale. Il arrive en septembre à l'embouchure de l'Indiguirka et il hiverne à Rousskoïe, un village fondé dès le milieu du XVII^e siècle par des Russes Pomores. Laptev ne se contente pas du levé de la côte, mais décrit en 1739 et 1740 une vaste région constituée par les bassins de la Yana, de l'Indiguirka et de la Kolyma. Début août 1740, il passe devant l'entrée de la Kolyma mais la banquise le contraint à se réfugier au fortin de Nijni-Kolymsk. Nouvelle tentative en juillet 1741 et nouvel échec près du même cap : « nul bateau n'aurait pu se frayer un chemin à travers les glaces ancrées là et se renforçant depuis des années ». Le 27 octobre 1741, il quitte Nijni-Kolymsk avec quarante hommes et quarante-cinq traîneaux à chiens en direction du fort d'Anadyrsk, qu'ils atteignent à la mi-novembre. Tout l'hiver puis le printemps et l'été 1742 furent mis à profit par Laptev pour décrire une partie de la côte orientale et les bassins de l'Anouïoui, de l'Ourolan, de l'Anadyr et de la Penjina, non sans craindre à tout moment une attaque des « Tchouktches belliqueux ». Cela explique que Laptev ne se soit pas risqué à explorer la péninsule des Tchouktches, au-delà des monts de l'Anadyr jusqu'au cap Dejnev. Ses cartes étaient très précises reposant sur des relevés topographiques exacts. En outre, Laptev fit un rapport sur les peuplades du nord-est sibérien conseillant de nouer des relations amicales avec elles, auxquelles il « fallait envoyer des maîtres d'école plutôt que des troupes armées, et de renoncer au système des « ouranat », ces otages pris chez les indigènes pour les forcer à payer le tribut¹⁶.

¹⁶ A. GARCIA, Y. GAUTHIER, *L'exploration de la Sibérie*, Paris, Transboréal, 2018.

Le 4 juin 1741, Béring et les deux navires, le « *Saint-Pierre* » et le « *Saint Paul* » mettent la voile au petit port d'Avatcha dans la baie du Kamtchatka, à la recherche de « la grande terre » et le 15 juillet, il entrevoit les côtes de l'Amérique. Le 20 juillet, il débarque sur l'île à l'ouverture du détroit du Prince William et remarque des traces d'occupation humaine ; le 2 septembre, il découvre une île habitée et explore la côte des îles Aléoutiennes. Le 5 novembre 1741, l'expédition décide d'hiverner. Béring meurt le 8 décembre de fatigue, de froid, de faim, mais aussi de découragement. Des soixante-dix hommes dont l'équipage était composé, il y en eut vingt-et-un qui moururent. Les survivants construisirent un nouveau bateau plus petit et réussirent à regagner le 27 août le port de Pétropawlowka.

Les voyages de Béring firent connaître les positions relatives des côtes d'Amérique et d'Asie et révélèrent l'existence de la chaîne d'îles volcaniques qui se développe entre l'Alaska et le Kamtchatka. Georg Wilhelm Steller (1709-1746), médecin, botaniste et zoologiste, participa à la seconde expédition. Au cours du naufrage qui le retint neuf mois sur l'île de Béring, de novembre 1741 à août 1742, il observa et décrivit la faune, notamment l'otarie à fourrure (ours de mer), la loutre de mer, le lion de mer, la vache de mer ; ce furent les premières descriptions scientifiques publiées en latin à Saint Petersburg en 1751 sous le titre « *De Bestiis Marinus* » et en allemand en 1753. Une traduction anglaise parut en 1899.

Stepan Petrovitch Kracheninnkow (1711-1755), botaniste, se rendit au Kamtchatka en 1741. Il rentra à Saint-Petersbourg en 1743 et combinant ses propres observations à celles de Steller, rédigea une histoire et description du Kamtchatka, publiée après sa mort en 1755, traduite en anglais en 1764 et en français en 1768. Ce fut la première description complète du

Kamtchatka, des mœurs et coutumes des habitants¹⁷. Les explorations des côtes septentrionales se poursuivirent au XVIII^e siècle. En 1734, le lieutenant Mourariev fit voile en partant d'Arkhangelsk vers l'embouchure de l'Ob, mais fut arrêté par les glaces dans la mer de Kara. En 1738, les lieutenants Malgine et Chourakov doublèrent le promontoire avec une grande difficulté et atteignirent l'embouchure de l'Ob. Il restait à naviguer de l'Ob à l'Iénisséi ; cela fut accompli la même année par le lieutenant Kostrelev. Toujours en 1738, le pilote Menine navigua de l'Iénisséi vers la Léna, mais il fut arrêté par les glaces à l'embouchure de la Pyasina. Tchéliouskin, revint en 1739 sous le commandement de Khariton Laptev, mais ne réussit pas à mener son navire beaucoup au-delà de la baie de la Khatanga, organisa de là une expédition en traîneau, atteignant le cap Taïmour sans s'apercevoir que ce cap est dans une île, car il avait traversé sur la glace un bras de mer qui se confondait avec la côte basse du continent. Laptev se rendit à l'embouchure de l'Iénisséi¹⁸.

Lochkin entra dans la mer de Kara en 1760, passa deux hivers sur la côte orientale de la Nouvelle-Zemble et revint par le nord. On peut relever le voyage du marchand sibérien Ivan Liakhov qui, ayant vu venir du nord un troupeau de rennes, conclut que ces animaux venaient d'une terre et voulut la découvrir. Il partit du cap Svatoï en 1770 sur un traîneau en direction du nord et aborda dans l'île appelée île Liakhov et dont le nom s'est étendu à tout un archipel appelé « Nouvelle Sibérie ». Liakhov recherchait des os et défenses de mammouth. En 1779, le cosaque Ivan Kobelev reconnaît la côte sibérienne, longeant la côte sud de la Tchoukotka et visitant les villages.

¹⁷ S. P KRACHENINNKOW, *Voyage en Sibérie contenant la description du Kamtchatka*, Paris, Debrure, 1768

¹⁸ R. CORTAMBERT, *Nouvelle histoire des voyages et des découvertes géographiques*, Paris, Hard Press Publishing, 2013.

« L'expédition géographique et astronomique dans les espaces nordiques de la Russie » fut réalisée de 1785 à 1794 sous la direction de Joseph Billings (1761-1806), né en Angleterre qui participa à la troisième expédition de Cook, entré au service de la Russie comme aspirant de marine et astronome. L'expédition est décidée par Catherine II dans le but de confirmer la possession par la Russie des confins de l'Extrême-Orient sibérien, mais aussi des îles Aléoutiennes et des côtes alaskiennes reconnues par Béring.

Dans toutes ces tentatives russes pour gagner par mer l'océan Pacifique, les navires longeant cette côte basse et cette mer peu profonde eurent continuellement à lutter contre la glace et, dans leurs efforts pour doubler les pointes des terres avancées, ils côtoyèrent constamment le rivage, au lieu de prendre le large où ils auraient rencontré moins de glaces.

Au XVIII^e siècle, on chercha opiniâtement à résoudre le problème du passage du Nord-Est, non seulement du côté de l'Atlantique et du côté du Pacifique, mais encore des côtes de la Sibérie près desquelles il se trouve. Ces tentatives qui ne furent seulement couronnées de succès que par le voyage de la « *Véga* » en 1878, ont largement contribué à faire connaître les conditions physiques que présentent les mers polaires et les mœurs et coutumes des peuples qui vivent sur ce littoral.

6. Les interactions entre voyageurs et sociétés locales appartenant à des communautés culturelles différentes

Les premiers navigateurs sont étonnés par la rencontre avec un milieu naturel inconnu. D'abord le climat sibérien qui met le corps du voyageur à rude épreuve avec ses amplitudes thermiques, les fondrières provoquées par le dégel, les distances souvent fort longues à accomplir entre chaque escale puis les dangers représentés par la rencontre avec les bêtes féroces, les

autochtones¹⁹. Ils sont frappés par les « jours polaires » et les « nuits blanches » qui s'observent tout le long des côtes de l'Arctique, par le froid et la neige, leur rencontre avec la faune sauvage. Barentsz décrit des oiseaux extrêmement lourds. Ils ont le corps si gros en comparaison des ailes, qu'on est surpris qu'elles puissent enlever une si pesante masse. La vue des hommes les effarouche si peu qu'on peut en prendre un dans son nid, sans que les autres s'envolent. Il est surpris par l'existence de « monstrueux poissons » appelés morses ou « vaches marines » et baleines. Tous les voyageurs relatent la présence hostile des ours et les combats qu'ils mènent contre eux. Barentz rapporte à Amsterdam la peau d'un ours, ours « cruels, horribles, dévorants ». Les morses sont décrits comme des « animaux de merveilleuse force renversant parfois les barques des pêcheurs et sur la peau desquels se brise le fer des armes ». Cette avancée progressive le long des côtes sibériennes se fait dans des régions plus ou moins vides d'hommes et d'habitats permanents. Les contacts avec les indigènes ne sont pas aussi étroits qu'on pourrait l'imaginer, ne serait-ce que par l'absence d'une langue commune. La Sibérie n'est encore qu'un territoire de chasse. Néanmoins, ces voyages sont l'occasion d'une rencontre de l'autre et les indigènes sont décrits de façon minutieuse dans leur aspect physique, leurs vêtements, leurs mœurs et coutumes, les outils et armes qu'ils utilisent, leur nourriture. Les voyageurs soulignent les points communs de tous les peuples rencontrés qui vivent d'une même vie, mi-terrestre, mi-marine, se nourrissant des mêmes poissons, attrapant le même gibier. Ces caractéristiques communes sont mises en relation avec les conditions physiques du milieu et le climat. Il s'en dégage un sentiment d'étrangeté surtout lorsque ces voyageurs s'interrogent sur la religion et les croyances des indigènes. Ces

¹⁹ A. GUYOT, *Le corps du voyageur à l'épreuve de la Sibérie*, in « Viatica », 1 (2014).

voyageurs s'intéressent tout particulièrement à la nourriture et aux manières de l'absorber. Certains mets provoquent un sentiment de dégoût, notamment les poissons crus ou l'huile de poisson ; inversement, ils notent la répugnance des indigènes pour certains produits européens, sauf l'eau-de-vie pour laquelle ils ont une grande passion au point qu'ils vendent tout ce qu'ils ont pour s'en procurer. L'un des mets les plus recherchés par les kamtchadals est le « *selaga* », aussi n'en mangent-ils que dans leurs festins. Il s'agit de différentes sortes de racines broyées ensemble auxquelles l'on ajoute du caviar, de la graisse de baleine, du veau marin et du poisson cuit. La malpropreté avec laquelle ils le préparent le rend dégoûtant. Une femme après avoir pilé les racines dans un vase sale et malpropre le remue avec ses mains pleines de crasse. Un étranger ne peut voir préparer ce mets, sans que son cœur se soulève. Dès le XVI^e siècle, malgré l'ethnocentrisme, la découverte de l'Autre est un enjeu fondamental pour tout voyageur, lui permettant une connaissance plus approfondie de son propre être.

Barentsz rencontra des Samoyèdes, déjà décrits par Burrough en 1556, « que l'on tient pour sauvages ; ils ne méritent nullement ce nom puisqu'ils ont beaucoup de bon sens dans leur conduite ». On doit à Burrough une des plus anciennes descriptions des Samoyèdes, vivant sous des tentes faites de peaux de rennes tendues sur des bâtons et de leurs idoles. Entre le veau marin et le pêcheur samoyède, note Burrough dans son journal,

Il serait difficile de distinguer l'homme, car le pêcheur se taille un vêtement complet dans la peau de l'amphibie. Les dépouilles du phoque enveloppent tout le corps de la tête aux pieds ; les mains mêmes disparaissent ; il ne reste de découvertes que le visage... Aux étrangers, ces êtres monstrueux ne se faisaient connaître que par leur courtoisie et leur extrême douceur.

Burrough visita un monticule couvert de plus de trois cents idoles. Il n'avait jamais vu de travail aussi grossier que ces fétiches :

Beaucoup avaient les yeux et la bouche couverts de sang. Ces idoles avaient des figures d'hommes, de femmes et d'enfants et les portions qui devaient représenter certaines parties du corps étaient également barbouillées de sang. A côté du monticule se trouvait un traîneau brisé et une peau de renne. Auprès de plusieurs idoles, on remarquait des billots de bois complètement couverts de sang qui atteignait la hauteur de leur bouche. Ces billots servaient sans doute d'autel pour les sacrifices. Je vis aussi des outils qui avaient été employés pour griller la viande²⁰.

Barentsz souligne la méfiance des Samoyèdes vis-à-vis des étrangers, ne les laissant pas observer leurs arcs. Cette rencontre fut l'occasion de faire entrer les Samoyèdes dans une encyclopédie du XVII^e siècle. Ces nomades renseignèrent très exactement l'explorateur sur la navigation dans les mers situées plus à l'est et les rapports furent toujours excellents entre les Hollandais et les indigènes sauf en une occasion où un Samoyède vint reprendre une statue qu'un marin avait emportée... « Nous lui rendîmes la statue et il fut d'abord la poser sur une éminence auprès du rivage, d'où on la vint enlever ensuite avec un traîneau ». La description des bons rapports entre les Hollandais et les Samoyèdes et le jugement qu'ils portent sur ces derniers confirment les analyses de Geoffroy Atkinson (1892-1960) qui a étudié une centaine de relations de voyage réellement accomplies et imprimées au XVII^e siècle, montrant que s'élabore, dès le XVI^e siècle, la notion du bon sauvage²¹. Au XVII^e siècle, le regard des voyageurs ne porte plus sur les mêmes

²⁰ R. HALKLUYT, *Relations de divers voyages curieux*, Paris, Chez Thomas Moette Libraire, 1663-1696, 4 volumes.

²¹ G. ATKINSON, *Les relations de voyage du XVII^e siècle et l'évolution des idées*, Paris, Champion, 1925.

objets qu'au XVI^e siècle. Il accorde une place plus grande à la vie quotidienne, principalement des femmes.

Ces explorations sont aussi l'occasion d'une meilleure connaissance de soi et de la vie en communauté notamment durant les périodes d'hivernage pendant lesquelles les marins sont prisonniers des glaces et doivent vivre terrés dans un abri. Ils essaient de se rattacher à la vie de leur pays d'origine, notamment à l'occasion des fêtes. Les marins de l'expédition de Barentz n'oublient pas les fêtes des rois et demandent à leur capitaine de leur permettre de prendre quelques heures de récréation.

Ils y employèrent le vin volontairement épargnés et distribuèrent à chacun un biscuit blanc, à base de farine de blé. Ils prirent deux livres de farine et en firent une espèce de beignets cuits à l'huile ; ce ragoût fut mangé d'aussi bon appétit que s'ils eussent pu savourer les mets les plus délicats, s'ils avaient été chacun chez soi.

Ils célébrèrent même la fête dans toutes ses formes en tirant des billets et le canonnier se retrouva roi de la Nouvelle-Zemble²².

Ces marins s'efforcent de ne pas perdre la notion du temps et l'un des biens les plus précieux qu'ils aient pu sauvegarder est l'horloge dont ils prirent garde continuellement. Lorsqu'elle fut gelée, ils la remplacèrent par un sablier. Ils marquaient scrupuleusement le temps dans leur journal et le décompte du temps. Par ailleurs, à l'occasion de l'enterrement de l'un des leurs, ils se comportèrent comme ils le faisaient en Hollande. Ils firent une sorte de discours funèbre, chantèrent des psaumes et retournèrent à la maison faire une sorte de banquet. Ils rétablissent ainsi un temps familial qui permet de retourner

²² G. DE VEER, *Prisonniers des glaces*.

l'espace hostile en un espace reconquis symboliquement²³. L'identité des rescapés est marquée par la consommation de pain faisant fréquemment des bouillies d'eau et de farine tenant lieu de pain.

Les Occidentaux accordent une grande attention à la nourriture et à la manière de l'absorber qui sont différentes de celles qu'ils connaissent. La base de l'alimentation est carnée et l'on ne craint pas de manger gras. Les sédentaires préparent des boules de viande de morse et les conservent dans des fosses. Les intestins sont mangés avec de l'oignon qui est disposé sur le plat commun. La chair et le lard de la baleine et la viande du phoque sont très prisés. Les éleveurs consomment la viande de renne bouillie, séchée ou fumée. Le sang sert à préparer un bouillon qu'ils aspirent dans de larges vases avec un os percé comme un tuyau. Le poisson est aussi un complément apprécié de l'alimentation²⁴.

La progression vers le Nord-Est fit découvrir des peuples plus sauvages que ceux rencontrés à l'ouest de la mer de Kara, notamment les Tchouktches présentés comme un peuple rude et indomptable, le plus cruel de toute la Sibérie ; ils n'ont ni lettre, ni écriture, ni aucune espèce d'instruction. Ils ne veulent avoir aucune relation avec les Russes ; ils les massacrent lorsqu'ils les rencontrent et se suicident lorsqu'ils sont faits prisonniers. On est donc loin du mythe du bon sauvage. Le baptême n'a rien changé à leur façon de vivre. Ils ont gardé leurs traditions et leurs coutumes païennes. Les Tchouktches se soumettent aux cérémonies de l'église pour un rouleau de tabac. Le chaman joue un grand rôle. C'est à lui qu'on s'adresse dans toutes les circonstances importantes de la vie. Le chamanisme tchouktche

²³ M.-C. GOMEZ-GÉRAUD, *Rompre la glace : Gerrit de Veer à la rencontre des Russiens (1597)*, in « Viatica », (2017).

²⁴ C. WEINSTEIN, *La Tchoukokka, la terre des Tchouktches et ses habitants*, in « Bulletin de la société de géographie de Toulouse », (2004), p. 15-18.

était un chamanisme familial, sans temple ni église et sans coutume chamanique. L'échange d'épouses entre deux hommes n'était pas rare ; le rapt des femmes assez courant et le don d'enfants une pratique habituelle. Un homme était censé recueillir les enfants de son frère s'il venait à mourir et faire de leur mère son épouse même quand il était déjà marié.

Les habitants du Kamtchatka, note Kracheninnkow, sont

aussi sauvages que leur pays même. Ils sont en général grossiers, de la plus grande ignorance et sans aucun usage des lettres ; ils sont idolâtres et n'ont aucune connaissance de la Divinité. Ils appellent les Russes « gens de feu » à cause de leurs armes à feu. Comme ils ne connaissent point ces armes et qu'ils n'ont aucune idée de leurs effets, ils s'imaginent que le feu est produit par le souffle des Russes et non par le fusil. Ils sont malpropres et dégoûtants ; ils ne se lavent jamais les mains ni le visage et ne coupent point leurs ongles. Ils mangent dans les mêmes vases que leurs chiens sans jamais les laver. Tous sentent le goût de poisson et répandent une odeur semblable à celle du canard de mer. Ils ne se peignent jamais. La politesse et les compliments ne sont point d'usage chez eux. Ils n'ôtent point leurs bonnets et ne saluent jamais personne.

Après deux siècles de contact entre les indigènes et les étrangers, notamment les Russes, les peuples du Nord ont évolué et adopté certaines manières et usages européens. Kracheninnkow et Steller ont bien décrit cette acculturation des Kamtchadals dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Elle se manifeste surtout dans les aspects extérieurs visibles et parmi les populations les plus jeunes. Les jeunes gens ont presque tous embrassé la religion chrétienne et se moquent de la superstition de leurs ancêtres. Ils abandonnent leurs habits traditionnels et portent des culottes et des chemises qu'ils achètent aux Russes. Les transformations sont encore plus visibles chez les femmes et les filles qui se parent à la mode des femmes russes. Elles portent des camisoles, des jupes, des chemises, des espèces de bonnets et des rubans. « Autrefois, les femmes ne se lavaient jamais le

visage, mais à présent elles mettent du rouge et du blanc. Si elles voient paraître un étranger, toutes courent se laver, mettre du blanc, du rouge et se parer de leurs plus beaux habits ».

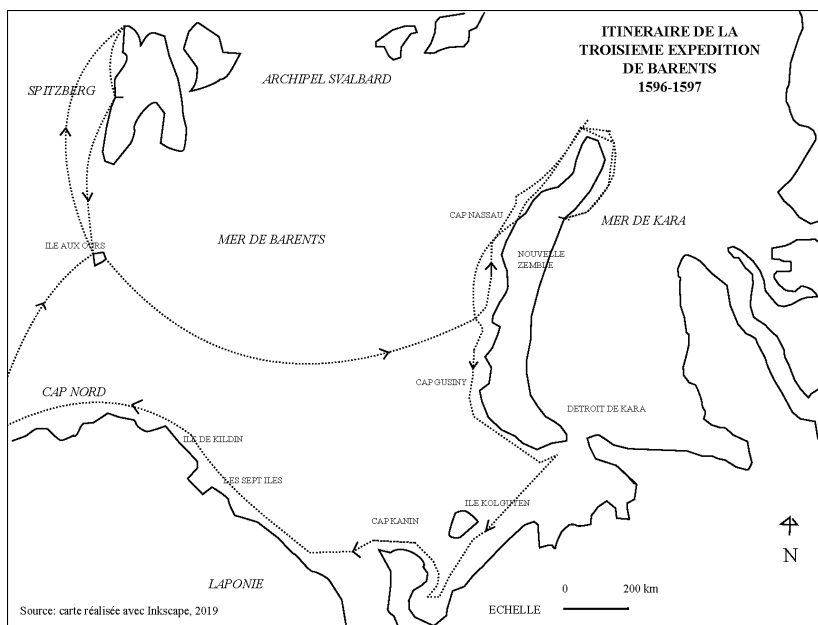
Conclusion

Partant d'une représentation, héritée du Moyen-Âge, du littoral arctique inhabitable et vide à cause du climat, les explorations du XVI^e au XVIII^e siècle pour trouver un passage Nord-Est vers la Chine, conduites principalement par les Anglais et les Hollandais, ont fait découvrir un pays peuplé ponctuellement.

Les premiers navigateurs ont été étonnés par le milieu naturel qui ne correspondait pas à leur imaginaire et le climat rude marqué par le froid, les neiges et les glaces, renforcé par le « petit âge glaciaire », rendant la navigation maritime périlleuse et incertaine, obligeant à l'hivernage en milieu hostile. Ils furent également impressionnés par la richesse de la faune, des animaux à fourrure, mais surtout par la présence d'animaux marins et terrestres aussi hostiles que dangereux. Cette avancée progressive même si elle se fit dans des régions plus ou moins vides d'hommes et d'habitats permanents, permit d'entrer en contact avec des peuples semi-nomades et pêcheurs dont la vie était en relation avec le milieu physique. Le premier contact visuel fut l'occasion de souligner les différences avec les autres peuples connus, marquées dans les traits physiques, les vêtements, les outils et les armes, l'habitat, la nourriture, les mœurs et coutumes. Malgré l'ethnocentrisme, la découverte de l'altérité fut l'occasion d'approfondir la connaissance du propre être du voyageur. La découverte de l'altérité s'est surtout manifestée avec la rencontre des « sauvages » d'Amérique, mais

les territoires extrêmes de l'Océan arctique y ont contribué²⁵. La rencontre entre les indigènes et les étrangers a modifié leurs coutumes et leurs usages particulièrement chez les plus jeunes, hommes et femmes, qui imitèrent la manière de se comporter, de s'habiller des Russes.

²⁵ V. PARLEA, *Au-delà de l'ethnocentrisme : pour une théorie de la rencontre dans les récits de voyage au XVII^e siècle*, in « Viatica », (2014).



Bibliographie

ATKINSON G., *Les relations de voyage du XVII^e siècle et l'évolution des idées*, Paris, Champion, 1925

BOYER R., *Les itinéraires vikings*, in *Le chemin, la route, la voie*, Francis Conte, Marie-Madeleine Martinet, Araceli Guillaume-Alonso, Jean-Marie Valentin (dir.), Paris, PUPS, 2005, p. 147-159

BOYER R., *Snorri Sturluson, La Saga de St Olaf, tirée de la Heimskringla*, Paris, Payot, 1983

CORTAMBERT R., *Nouvelle histoire des voyages et des découvertes géographiques*, Paris, Hard Press Publishing, 2013.

DE VEER G., *Prisonniers des glaces, 1594-1597*, Paris, Chandeigne, 2018

DELINES M., *La Sibérie ignorée*, in « Bibliothèque universelle et revue suisse », (1896), p. 52-78, p. 328-361, p. 587-613

GARCIA A., GAUTHIER Y., *L'exploration de la Sibérie*, Paris, Transboréal, 2018

GOMEZ-GÉRAUD M.-C., *Rompre la glace : Girart de Veer à la rencontre des Russiens (1597)*, in « Viatica », (2017)

GUYOT A., *Le corps du voyageur à l'épreuve de la Sibérie*, in « Viatica », 1 (2014)

HALKLUYT R., *Relations de divers voyages curieux*, Paris, Chez Thomas Moette Libraire, 1663-1696, 4 volumes

JURIEN DE LA GRAVIÈRE E., *Les Anglais et les Hollandais dans les mers polaires et dans la mer des Indes*, Paris, Plon et Nourrit, 1890, 2 volumes

KRACHENINNKOW S. P., *Voyage en Sibérie contenant la description du Kamtchatka*, Paris, Debrure, 1768

LA MARTINIÈRE P. M. de, *Voyage des païs septentrionaux*, Paris, Louis Vendorsme, 1671

LUBIMENKO I., *Les relations commerciales et politiques de l'Angleterre avec la Russie avant Pierre le Grand*, Paris, Honoré Champion, 1933

MARKHAM C., *Les abords de la région inconnue. Histoire des voyages d'exploration au Pôle*, Paris, Librairie géographique, 1876

MARTYR D'ANGHIERA P., *De Orbo Novo*, Paris, Leroux, 1907

MUNSTER S., *La Cosmographie universelle*, Paris, Nicolas Chesneau, 1575, 3 volumes

PARLEA V., *Au-delà de l'ethnocentrisme : pour une théorie de la rencontre dans les récits de voyage au XVII^e siècle*, in « Viatica », (2014)

PENNANT T., *Le nord du globe ou tableau de la nature dans les entrées septentrionales*, Paris, Barrois le Jeune 1789, 2 volumes

PORTAL R., *Les Russes en Sibérie au XVII^e siècle*, in « Revue d'Histoire moderne et contemporaine », (1958), pp. 5-38

SEMIONOV Y., *La conquête de la Sibérie du IX^e au XIX^e siècle*, Paris, Payot, 1938

STOPPELAAR J. H., *Balthasar de Moucheron, is gravenhage*, Martinius Nijhoff, 1901, 346 pages

SZYKULA K., *Anthony Jenkinson's unique wall map of Russia (1562) and its influence on European cartography*, in « Belgeo », (2008), pp. 325-340

WEINSTEIN C., *La Tchoukokka, la terre des Tchouktches et ses habitants*, in « Bulletin de la société de géographie de Toulouse », (2004), p. 15-18